

dans le cœur de Paul pour que celui-ci conçut les espoirs de sa mère. Au reste, la vue de la petite oubliée des Bergeronnes serait une nouvelle souffrance pour lui: la souffrance rongeuse du remord. Il trompa sa mère encore une fois en lui promettant qu'il partirait pour les Bergeronnes au milieu de l'automne. Et pour donner plus de poids à sa promesse il annonça à sa mère qu'il ne renouvelait pas son engagement à l'école de Tadoussac et que les commissaires s'étaient assuré les services d'une institutrice pour l'année scolaire qui commençait.

Quelques jours après le départ de la famille Davis, la mère Duval partit, elle aussi, de Tadoussac, contente, cette fois, emportant dans son cœur l'espoir du retour prochain et définitif de son fils à la terre paternelle...

Alors, une lourde mélancolie, un suffoquant ennui pesèrent sur le jeune homme pendant les jours qui suivirent. Il passait ses journées à errer dans le parc, recherchant les endroits où quelques semaines auparavant il avait passé de si bons instants en compagnie de Blanche Davis. Il s'isolait dans de longues extases, les yeux perdus dans le lointain du fleuve où il avait vu, quelques jours auparavant, s'éloigner le bateau qui emportait l'aimée...

Quelquefois, faisant un conscient effort pour se distraire de ses obsédantes pensées, il s'amusait au va-et-vient des bateaux dans les alentours de Tadoussac. Tantôt, c'était une goélette qui entrait à toute voile dans le Saguenay avec des airs de mouette dansant sur les vagues, tantôt c'était l'un des bateaux qui font le service des paroisses des rives nord et sud qui traversait le fleuve suivi de son panache de fumée noire. Paul ne perdait aucun de ces mouvements de la rade; mais ces spectacles finissaient toujours par lui rappeler l'absente.

"Ah! gémissait-il en lui-même, autrefois Blanche était avec moi..."

Alors, il se levait et marchait comme un fou à travers les arbres du parc. L'automne avait touché du doigt les massifs où le vert frais des feuillages s'était marié aux teintes riches de l'or et de la pourpre. Pour l'heure, la beauté de la nature était dans ces teintes qui se confondent en ce quelque chose d'impalpable et de lavé relevant à la fois du pastel et de l'aquarelle, dernier reste de couleurs, dernière flamme de vie qu'effacera bientôt la première bise; nature condamnée et d'autant plus aimable qu'elle est à la merci du premier heurt de l'hiver comme ces êtres prédestinés aux yeux brillants et au teint transparent dont on ne pressent que trop le prochain départ.

Paul Duval aimait cette nature mélancolique... Ne dit-elle pas aux lamentables amoureux déçus: "Venez à moi vous qui souffrez... la douleur s'apaise au murmure de mes sources et l'espérance renait aux rayons de mon soleil d'or; vous qui êtes aimés et qui aimez sans espoir, songez que sous mes feuilles mortes de nouveaux bourgeons reverdiront et qu'avant de

succomber mes grands chênes reverront encore bien des printemps...?"

Mais pour Paul Duval comme pour tous les hommes, le temps allait finir par accomplir son œuvre. Ainsi qu'une étoile longtemps regardée dans la nuit et que l'aube efface, le souvenir de Blanche allait s'éteindre dans le cœur de Paul, quand un matin, la mère Thibault vint lui remettre une lettre. Le cœur du jeune homme battit; la lettre était de Blanche et il lut:

"Mon ami.—Je n'ai pu résister au désir de vous écrire bien que nous soyons à jamais séparés maintenant. Il est pénible de venir vous troubler après cette absence; mais je sais que vous m'avez aimée et que partant, vous n'avez pu m'oublier dès le commencement de notre séparation. J'ai deviné vos souffrances qui étaient aussi les miennes; pourtant, il faut ne plus penser l'un à l'autre, mon ami. Ce qui est arrivé contre ma volonté est irrévocabile. Il nous faut même bannir de nos cœurs le souvenir de ces jours où nous avons filé le même parfait amour dans le décor d'une même beauté. C'est dur, mais que voulez-vous...?"

"Une autorité supérieure a décidé de mon mariage avec un homme que je n'aime pas. Serai-je heureuse avec ce monsieur Gaston Vandry? Je ne le crois pas... Ah! pourquoi certaines heures ne durent-elles pas toujours comme les souvenirs qu'elles laissent...?"

"Vous êtes encore plus heureux que moi, mon ami; ces heures exquises, vous pouvez les revivre encore, vous, avec une autre que vous chérez... Vous pouvez aller encore sous le bleu firmament pointillé d'étoiles, les soirs où la lune rouge commence son ascension—ces soirs-là, vous rappellez-vous, nous étions en verve et vous disiez que l'astre ressemblait à une lanterne vénitienne accrochée au centre d'un voile parsemé de poudre d'or... Le silence nous faisait du bien et disposait à la tendresse; mon âme avait de folles envies de se fondre dans l'harmonie universelle... Regrets amers!... J'avais commencé de m'attacher aux futaies et me voilà condamnée à aimer les toilettes et les équipages des boulevards montréalais, loin de mon bonheur... Le bonheur!... je sais maintenant où il va se nicher, cet oiseau capricieux; il est avec la rose, dans le calice d'une fleur des champs—une de vos mauvaises herbes—il est sur une branche d'un sapin du parc de Tadoussac... Mais hélas! je sais aussi qu'il fuit avec la rapidité de la feuille que le ruisseau emporte... Il m'a échappé..."

"Pardon, mon ami, de ressusciter des souvenirs qui peut-être, s'effacent chez vous. Oublions-nous avec résignation et sans pleurs. A quoi bon pleurer? Disons-nous adieu, au contraire, le sourire aux lèvres, comme des gens aimables, enchantés l'un de l'autre..."